

ni atout proprement dit, et on ne retourne pas de carte à la fin de chaque donne : l'atout est la couleur dans laquelle la demande a été faite. Les couleurs sont classées d'avance comme il suit, sous le rapport de leur importance : cœur (première couleur), carreau (seconde couleur), trèfle (troisième couleur), pique (quatrième couleur). Dans le cours du jeu, le cœur domine les autres couleurs ; le carreau domine le trèfle et le pique, et le trèfle domine le pique, c'est-à-dire que, à demande égale, la couleur supérieure l'emporte sur celles qui lui sont inférieures. La valeur des paiements varie aussi selon l'importance des couleurs. On paye non-seulement le gain du coup et les levées en sus, mais encore les honneurs, c'est-à-dire l'as et les figures de chaque couleur. Les quatre honneurs se payent comme quatre levées, et trois honneurs comme deux levées : on ne tient compte ni de deux honneurs, ni, à plus forte raison, d'un seul honneur. Le chelem se paye en sus du coup entier.

Les coups que l'on peut faire sont les suivants, en allant du plus faible au plus élevé : 1^o la *simple demande*, cinq levées seul ou huit levées à deux ; 2^o la *petite indépendance*, six levées seul ; 3^o la *petite misère* ou *misère avec écart*, qui consiste à mettre de côté une carte du jeu et à ne faire aucune levée : elle enlève la petite indépendance dans la couleur correspondante ou dans une couleur inférieure ; 4^o l'*indépendance à sept levées*, qui emporte la petite misère ; 5^o le *piccolo* ou *piccolissimo*, qui consiste à ne faire qu'une seule levée : on perd quand on ne fait pas cette levée, ou qu'on en fait davantage ; ce coup emporte la petite misère ; 6^o l'*indépendance à huit levées* ou *grande indépendance* : elle enlève le piccolo ; 7^o la *grande misère* ou *misère sans écart*, qui consiste à ne faire aucune levée, sans écart : elle enlève la grande indépendance, mais seulement si celle-ci est dans la couleur correspondante ou dans une couleur inférieure ; 8^o l'*indépendance à neuf levées* : elle est supérieure à la grande misère ; 9^o la *misère des quatre as*, qui consiste à ne faire aucune levée, sans écart, et en ayant les quatre as dans la main, mais avec la faculté de renoncer pendant les dix premiers coups : elle emporte l'indépendance à neuf levées dans la couleur correspondante ou dans une couleur inférieure ; 10^o l'*indépendance à dix levées* : elle annule la misère des quatre as ; 11^o la *petite misère sur table*, qui consiste à ne faire aucune levée, après avoir écarté une carte ; mais celui qui la joue doit étaler son jeu sur la table, de manière que ses adversaires puissent bien le voir : elle enlève l'indépendance à dix levées, pourvu qu'elle ne soit pas demandée dans une couleur inférieure ; 12^o l'*indépendance à onze levées* : elle annule la petite misère sur table ; 13^o la *grande misère sur table*, qui consiste à ne faire aucune levée, sans écart, et en étalant les cartes sur la table : elle enlève l'indépendance à onze levées, si celle-ci est dans la couleur correspondante ou dans une couleur inférieure ; 14^o l'*indépendance à douze levées* : elle emporte la grande misère sur table ; 15^o le *boston seul*, qui consiste à faire les treize levées seul : il est supérieur à l'indépendance à douze levées ; 16^o le *boston sur table*, qui consiste à faire les treize levées, mais avec cette condition que le joueur est tenu d'étaler ses cartes sur la table : il emporte le boston seul.

— *Boston russe*. Il diffère du boston de Fontainebleau en ce que les couleurs se classent ainsi : carreau, cœur, trèfle, pique, au lieu de cœur, carreau, trèfle, pique, de manière que le carreau est la plus forte. En outre, les demandes de six, de sept et même de huit levées n'excluent pas l'association. Seulement il faut, pour gagner, que les associés fassent quatre levées de plus que la proposition, c'est-à-dire dix, onze ou douze, selon le coup.

BOSTON, ville d'Angleterre, comté et à 45 kilom. S.-E. de Lincoln, sur la Witham, à 8 kilom. de son embouchure dans la mer ; 15,000 hab. On fait dériver le nom de cette ville de *Botolph's-Town* (ville de Botolph), à cause d'un monastère fondé en 654 par saint Botolph, et détruit en 870 par les Danois. De cet antique établissement religieux et de plusieurs autres que possédait la ville, il ne reste aujourd'hui aucun vestige ; mais on admire encore la belle église de Saint-Botolph, construite en 1309. C'est un vaste édifice qui a 85 m. de long sur 34 de large ; il est surmonté d'une tour de 100 m. d'élévation qu'on aperçoit de 40 kilom. à la ronde. On y remarque aussi Hussey-Tower, derniers restes d'une résidence baronale de lord Hussey. Boston possède un port pour bâtiments de 200 tonneaux, avec chantiers de construction, et fait un commerce considérable avec le nord de l'Europe, en chanvre, bois de construction et goudron ; on y trouve quelques fabriques de grosses toiles, ainsi que des fonderies de fer et de cuivre.

BOSTON, ville des Etats-Unis d'Amérique, capitale de l'Etat de Massachusetts, à 330 kilom. N.-E. de New-York et à 697 kilom. N.-E. de Washington, dans une très-belle situation, au fond de la baie de Massachusetts, à l'embouchure du Charles-River, sur une presqu'île qui ne tient au continent que par l'isthme étroit de Boston-Neck, au sud de la ville ; mais celle-ci communique par de grands ponts de bois avec Charlestown au nord, et Dorchester

au midi de la baie ; par 42° 23' lat. N., et 73° 24' long. O. ; 177,480 hab., d'après le dernier recensement. Evêché catholique, athénée, musée, observatoire, bibliothèque, nombreux établissements littéraires et scientifiques ; université d'Harvard. Après Philadelphie, New-York et Baltimore, Boston est la plus belle ville maritime des Etats-Unis ; elle se divise en trois quartiers, et n'offre pas moins de soixante quais, où viennent s'amarrer en sûreté les plus gros bâtiments ; ces quais sont bâtis sur pilotis pour la plupart, mais recouverts de maçonneries. Les deux principaux sont le Long-Wharf et le Central-Wharf, bordés de beaux magasins construits en briques. Le port, fortifié, peut recevoir plus de 500 navires de la plus grande dimension. Il est d'ailleurs protégé par de nombreuses îles qui remplissent le fond de la baie, et lui forment une entrée étroite, admettant à peine deux bâtiments de front ; la baie a, du reste, même à marée basse, assez de profondeur pour laisser arriver les bâtiments de tout tonnage jusqu'aux quais dont nous venons de parler. Le mouvement de la navigation de ce port a donné, ces dernières années, les chiffres suivants :

Entrée.	3,144 nav.,	707,924 ton.
Sortie.	2,944 —	687,825 —
Total.	6,088 nav.,	1,395,749 ton.

Les relations commerciales de ce port s'étendent à toutes les nations du globe ; les principaux articles exportés consistent en salaisons de porc et de bœuf, poisson, clouterie, cordages, papiers, grains et farines, coton, bois, tabac et riz. Parmi les nombreux articles importés, les principaux sont les tissus de coton et de laine, la quincaillerie, soieries, sucre, thé, café, vins et eaux-de-vie, épices, peaux, indigo et teintures. Le prodigieux mouvement commercial de cette ville est favorisé par de nombreuses voies ferrées, et par trente-quatre banques regardées comme les plus solides de l'Amérique.

La capitale de l'Etat de Massachusetts fut fondée en 1626 par une colonie de puritains venus en grande partie de Boston, la ville anglaise du comté de Lincoln. Elle porta d'abord le nom de Trimountain, à cause des trois collines sur lesquelles elle est bâtie. Plus tard elle prit le nom de Boston, à cause de l'origine de ses premiers fondateurs, et surtout de l'honneur de Cotton, ardent ami de la liberté, qui, après avoir rempli les fonctions pastorales à Boston, en Angleterre, fut appelé à desservir la première église de Boston d'Amérique. C'est à Boston que le peuple commença la révolution, au mois de décembre 1773, en jetant à la mer le thé importé d'Angleterre, et c'est à Lexington (19 avril 1775) que coula le premier sang versé pour l'indépendance. Le 22 avril, le congrès provincial du Massachusetts décida à l'unanimité qu'une armée néo-anglaise de 30,000 hommes serait levée, et que la part du Massachusetts dans ce contingent serait de 13,600 hommes. Avant la fin du mois, 20,000 hommes étaient campés autour de Boston. Au fur et à mesure que le Sud et l'Ouest apprenaient les événements accomplis à Lexington, les citoyens s'armaient en toute hâte, et, à la fin de l'été, la puissance de tous les gouverneurs royaux du Massachusetts à la Géorgie n'existait plus. Parmi les nombreuses îles qu'on trouve dans la rade de Boston, il en est une, Governor-Island, qui est remarquable comme étant le lieu natal de Benjamin Franklin.

Boston News Letter, *Lettre de nouvelles de Boston*, journal américain, l'un des plus anciens et des plus importants du nouveau monde. Le célèbre ministre John Cotton avait importé d'Angleterre en Amérique l'habitude d'adresser le jeudi à ses paroissiens une allocution où il expliquait quelque point d'histoire ou de morale pris dans la Bible ; c'est ce qu'on appelait la *leçon*, et l'usage s'en est conservé à Boston. Les colons prirent l'habitude de se rendre à Boston le jeudi. Après la leçon, on se répandait sur le marché pour causer des affaires de la colonie, pour échanger les nouvelles locales, pour s'informer des nouvelles d'outre-mer. Par suite, on avait fixé à ce jour-là le départ de la poste pour les autres colonies. Ce concours de monde, cette curiosité universelle donnèrent à John Campbell l'idée de son entreprise. Directeur des postes, il était le premier au courant des nouvelles d'Europe : les courriers lui apportaient les on dit de toute la colonie. Il s'avisa d'imprimer et de mettre en vente une feuille volante qui contiendrait les actes et ordonnances des autorités, les bruits de la colonie et le résumé des nouvelles d'outre-mer. C'est ainsi que naquit le premier journal américain, le *Boston News Letter*, dont le titre rappelle les feuilles manuscrites qui ont précédé les journaux. L'imprimeur fut Barthélemy Green, l'unique imprimeur de Boston, et la vente du journal fut confiée au papetier Nicolas Boone. Le premier numéro parut le jeudi 24 avril 1704. L'entreprise de Campbell ne fut pas très-lucrative dans le principe, et un grand malheur vint bientôt le frapper. L'incendie du 9 octobre 1711, qui consuma une partie considérable de Boston, détruisit les bureaux de la poste, la maison que Campbell venait de rebâtir, son mobilier, la presse et le matériel d'imprimerie qu'il avait achetés. Campbell, sans se décourager, eut de nouveau recours aux presses de Barthélemy Green, et le *Bos-*

ton News Letter n'éprouva aucune interruption ; la collection en existe encore, et elle a été consultée avec fruit par les annalistes de Boston. Les feuilles sont numérotées et se succèdent régulièrement de semaine en semaine ; mais le format varie perpétuellement de l'in-folio à l'in-quarto, et même à l'in-octavo. Campbell en donne ingénument la raison dans son numéro 577. Quand la publication du journal coïncidait avec l'arrivée d'un navire d'Europe, on donnait une pleine feuille aux abonnés ; on se réduisait, par économie, à l'in-octavo quand les nouvelles chômaient. Peu à peu les annonces vinrent se joindre aux nouvelles ; elles finirent par rendre lucrative une entreprise d'abord onéreuse, et lorsque, en 1718, Campbell fut remplacé dans ses fonctions de directeur des postes, il n'en continua pas moins à publier son journal. Le *Boston News Letter* demeura près de seize ans le seul journal américain. Ce ne fut qu'en 1719 que Bradford publia la première feuille qui lui fit concurrence : l'*American Weekly Mercury*. Malgré cette concurrence, le *Vieux journal*, comme on l'appelait habituellement, demeura une bonne affaire. Campbell ne s'en défît qu'en 1722. Il céda tous ses droits à son imprimeur, Barthélemy Green. Il vécut encore dix ans, et la date précise de sa mort nous est donnée par le journal qu'il avait fondé (4 mars 1728).

BOSTONIEN, *ienne* s. et adj. (bo-sto-ni-ain, i-ène). Géogr. Habitant de Boston ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les BOSTONIENS. Le commerce BOSTONIEN.

— Qui appartient au jeu de boston : Le boston diffère peu du whist, dont il tire son origine ; aussi s'est-il appelé d'abord whist BOSTONIEN. (Encycl.)

BOSTONNER v. n. ou intr. (bo-sto-né — rad. boston). Nêol. Jouer au boston : Cherchez à prononcer entre celui qui a gravé des canards sur les obélisques égyptiens et celui qui a BOSTONNÉ pendant vingt ans avec de telles gens. (Balz.)

BOSTRA ou **BOSRA**, ville très-ancienne de la Turquie d'Asie, pachalik et à 99 kilom. S. de Damas, à 130 kilom. N.-E. de Jérusalem. Vue de loin, Bosra présente un aspect imposant. Le grand château, les mosquées, les minarets, les vieux remparts, les masses considérables de bâtiments semblent annoncer une population active ; mais de près l'illusion se dissipe. La plaine environnante est inculte, les murailles sont écroulées, les mosquées sans toit, les maisons ruinées jusqu'aux fondements, et il faut avancer longtemps à travers des monceaux de décombres avant d'arriver jusqu'aux cinq ou six familles, qui sont toute la population actuelle de Bosra. « On se demande involontairement, dit M. Léon de Laborde (*Voyage en Syrie*), si cet amas de pierres que n'égaye aucune végétation, que n'anime aucun mouvement humain, a jamais eu une vie et ne s'est pas amoncelé par le fait du hasard, comme les rochers basaltiques de la plaine déserte. » De ses anciens monuments, la ville garde encore : une enceinte rectangulaire avec quelques portes bien conservées ; les débris d'un temple ; un arc de triomphe presque intact ; la grande mosquée attribuée au calife Omar, cour carrée entourée d'une colonnade, comme les mosquées des premiers temps de l'islamisme ; les restes de la grande église qui porte le nom du moine Boheira, premier maître du prophète Mahomet ; un arc romain, et enfin le château, construction lourde et massive, qui renferme le théâtre.

Quoique très-ancienne, cette ville n'a pris rang dans l'histoire qu'à dater des Romains. Elevée sous le règne de Trajan, en 106, au rang de métropole de la province d'Arabie, elle prit le nom de *Nova Trajana Bosra*, qu'on lit sur les médailles de cette époque. L'empereur Philippe l'Arabe, qui monta sur le trône en 244, était né à Bosra, d'un cheik arabe ; il ajouta aux embellissements de sa ville natale, qui fut plus tard la résidence d'un évêque et la capitale d'une province ecclésiastique. La décadence de cette ville date de la conquête musulmane, et sa ruine complète des croisades, en 1180, époque à laquelle, sous le règne de Baudouin IV, roi de Jérusalem, elle fut ravagée par les Turcs. Dans l'Idumée, au sud de la Palestine, sur la route d'Hébron à Pétra, on trouvait une autre ville qui portait aussi le nom de Bosra ou Bosra ; elle était regardée comme la capitale du pays d'Edom.

BOSTRYCHE s. m. (bo-stri-che — du gr. *bostruchos*, boucle de cheveux). Entom. Genre de coléoptères tétramères xylophages, dont l'espèce type a le corselet couvert de poils frisés. Autre genre de la même famille, qui comprend plus de cinquante espèces répandues sur toute la surface du globe, et dont les larves causent de grands ravages dans les forêts en s'attaquant à l'aubier des arbres résineux. On écrit aussi, mais à tort, *bostriche*. — Ichtyol. Genre de poissons de la Chine, dont les nariens sont munies de filaments, mais comprenant deux espèces qui paraissent appartenir, l'une au genre gobie, l'autre au genre éléotris.

— Encycl. Entom. Les *bostryches* sont généralement très-petits, leur corps affecte une forme cylindrique, avec les élytres tronqués, ou plutôt courbés et dentés à leur extrémité. Les antennes, à funicule de cinq articles, sont très-courtes et terminées en une masse solide. Les larves de ces insectes causent,

dit M. Duponchel, de grands dégâts dans les forêts, en vivant aux dépens de l'aubier, qu'elles sillonnent dans tous les sens, de manière que l'écorce finit par se détacher du tronc. Elles attaquent les arbres résineux ou conifères. Ce genre comprend plus de cinquante espèces connues. On en trouve quelques-unes en Amérique, en Afrique et dans l'Inde, mais le plus grand nombre habite l'Europe. Parmi ces dernières, nous citerons le *bostryche typographe* et le *bostryche monographe*, très-communs dans les environs de Paris.

BOSTRYCHIE s. f. (bo-stri-chi — du gr. *bostruchos*, boucle de cheveux). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des algues, comprenant cinq espèces, dont l'une croît sur nos côtes océaniques, et les quatre autres sur celles des Antilles ou de l'Amérique du Sud.

BOSTRYCHIN, *ine* adj. (bo-stri-chain, i-ne — rad. *bostryche*). Entom. Qui ressemble à un bostryche. On dit aussi BOSTRYDE. — s. m. pl. Tribu d'insectes coléoptères tétramères, ayant pour type le genre bostryche.

BOSTRYCHITE s. f. (bo-stri-chi-te — du gr. *bostruchos*, boucle de cheveux). Minér. Silicate naturel d'alumine et de chaux, faisant partie du groupe important des zéolithes.

— s. m. pl. Section de la tribu des bostrychins.

— Encycl. Minér. Cette substance cristallise dans le système orthorhombique, et ses cristaux acquièrent, sous l'influence de l'électricité, la pyro-électricité polaire. Il est rare de trouver des cristaux isolés ; en général, ils sont composés de lames rhomboïdales ou hexagonales, réunies par leur milieu et implantées sur une gangue. Ces lames sont le plus souvent courbées et un peu divergentes par leurs extrémités, comme les branches d'un éventail, et disposées en gerbes, suivant l'expression de l'illustre minéralogiste Werner. Cette disposition des cristaux de la *bostrychite* la fait reconnaître sur-le-champ. Ce minéral est diaphane ou seulement translucide ; sa nuance varie du vert-pomme au blanc verdâtre ; sa densité est de 2,6. On l'a trouvé au Cap de Bonne-Espérance, dans le Khamenberg au pays des Hottentots Namaquas ; en France, à la Balme-d'Aurais, près du bourg d'Oisans, dans l'Isère, dans les Pyrénées, aux environs de Nantes, et en Ecosse. Il est toujours disséminé, dans les roches primitives.

BOSTRYCHOÏDE s. m. (bo-stri-ko-i-de — de *bostryche*, et du gr. *eidos*, aspect). Ichtyol. Genre de poissons, voisin du genre bostryche.

BOSTRYCHOPODES s. m. pl. (bo-stri-kopode — du gr. *bostruchos*, boucle de cheveux ; *podos*, pied). Moll. Syn. de CIRRIPODES. Ces mots ne diffèrent que par les racines, qui sont grecques pour le premier, latines pour le second.

BOSUEL s. m. (bo-su-èl). Bot. V. BOSSUEL. — Renoncule à fleurs doubles.

BOSUENNA. V. BODMIN.

BOSWELL (Jacques), jurisconsulte et écrivain écossais, né à Edimbourg en 1740, mort en 1795. Dans sa jeunesse, il se lia intimement avec Samuel Johnson, qu'il connut à Londres. Son talent comme jurisconsulte parut avec éclat dans une affaire où la maison de Douglas se trouvait intéressée. Il connut le célèbre Paoli dans un voyage en Corse, et il fit avec Johnson un autre voyage dans les montagnes d'Ecosse et dans les îles Hébrides. Il lui arriva souvent de négliger le barreau pour s'occuper à écrire, et plusieurs de ses productions littéraires eurent beaucoup de succès. On lui doit : *Account of Corsica, with memoirs of general Paoli* (1763) ; *A journal* (1785), récit du voyage qu'il fit avec Johnson ; *The life of Samuel Johnson* (1790, 2 vol. in-40), et une suite d'essais humoristiques, sous le titre de *The hypochondry* (1782).

BOSWELLIE s. f. (bos-ou-èl-lie — de Boswell, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des burséracées, comprenant un petit nombre d'arbres qui croissent dans l'Inde, et qui produisent une substance résineuse balsamique, appelée *encens* ou *oliban*.

BOSWORTH (MARKET-), ville d'Angleterre, comté et à 20 kilom. O. de Leicester, à 170 kilom. N.-O. de Londres, sur le canal d'Ashby ; 2,500 hab. Bonneteries. Cette ville est célèbre par la bataille qui mit fin à la guerre des deux Roses, le 22 août 1485 ; la mort de Richard III à Bosworth amena l'avènement des Tudors au trône d'Angleterre. V. l'article suivant.

BOSWORTH (BATAILLE DE). Edouard IV, en mourant, laissait deux fils encore enfants : Edouard, son successeur, âgé de douze ans, et Richard, duc d'York, qui entra dans sa neuvième année. Les orages qui agitérent le nouveau règne dès son début présagèrent l'épouvantable catastrophe qui en précipita la fin. Deux factions se disputaient le pouvoir : la première se groupait autour de la reine Elisabeth Woodville, veuve d'Edouard IV, et du comte Rivers, son frère ; la seconde reconnaissait pour chef Richard, duc de Gloucester, frère du roi défunt ; il était alors absent, et commandait dans les comtés du nord une armée réunie pour la campagne d'Ecosse. Le